

Faire des étincelles

(À propos de *Réparation II*, de Géraldine Cario)

Il y a des têtes hérissées de clous, des boussoles, des cibles, des clefs, des fragments de cartes géographiques. Il y a des miroirs en puzzle, des caissons lumineux où, depuis l'abîme noir et blanc du temps, de beaux visages graves et des mains solitaires reprennent vie. Il y a une armoire à pharmacie remplie de bougeoirs à prière, où un mètre de tailleur serpente comme un anneau de Saturne qui traverserait l'histoire du deuil.

Est-il possible de sauver le temps ? De prendre soin de très anciennes brisures ? De raccorder des mondes ? Géraldine Cario assemble les traces d'une désorientation qu'elle conjure et traite avec la ténacité fragile d'une sorcière vouée à la douceur.

Il ne s'agit pas d'organiser un sauvetage d'objets — aucun sentimentalisme dans son art —, mais de fonder un lieu pour que le temps revienne.

Ce lieu peut être un mur, un boîtier de radiographie, un caisson d'horloge. Géraldine Cario y procède à des rapprochements qui sont des gestes spirituels. C'est la chose la plus simple du monde, la plus subtile, la plus effrayante : une invocation. « Les mots, écrit Kafka, sont dans la main des esprits. »

Lorsque Géraldine Cario entoure de points lumineux les silhouettes des petites photographies anonymes qui parsèment son oeuvre, lorsque à la manière des statuettes Minkissi du Congo elle enfonce des clous, des vis et des plumes dans une tête sculptée, c'est pour insérer, comme une lame de rasoir, un mot entre le monde des morts et celui des vivants.

Ce mot ne sépare pas : au contraire, s'il glisse au travers des univers disjoints, c'est afin de suspendre la destruction. Il est possible, avec les bons gestes, avec le mot juste, de modifier ce que produit la négation : de « réparer », comme dit Géraldine Cario (et dans ce terme, j'entends la puissance invisible du *tikkoun olam* — la réparation du monde — qui, dans la mystique juive, accomplit la prophétie messianique).

Réparer consiste à extraire les étincelles de lumière qui sont prisonnières de la matière : sur ses murs, en rapprochant de petits morceaux du temps, loin du monumental qui écrase, et en se détournant avec élégance des rapports de force, Géraldine Cario compose un arbre séphiroतिक — elle agence la possibilité d'un salut.

Une oeuvre qui ne poserait pas la question de ce qui sauve n'existerait pas. Les assemblages de Géraldine Cario arrachent les humains à la fosse. De minutieux éclats naissent à partir d'un boîtier, d'un accrochage rituel, d'un tableau de fils. Le monde ne cesse de sombrer, il nous dévisage à travers sa chute ; mais les yeux qui s'ouvrent avec intégrité sur ce qui manque allument un trésor.

Il m'est arrivé, dans l'atelier de Géraldine Cario qui ressemble à un antre lumineux, de lui demander comment elle nomme ce qu'elle façonne : est-ce que ce sont des objets ?

— « Des textes », m'a-t-elle répondu.

Voilà, des mots s'adressent à l'effacement. D'ailleurs la voyelle -e, que Georges Perec fait disparaître comme l'irrévocable part manquante de l'être depuis l'extermination des Juifs d'Europe, se retrouve ici piquée sur une boule noire qui vous apparaît comme la matérialisation même de la béance, du vide et de ce qui fait défaut : la forme retournée du manque, c'est la boule.

Toute cette oeuvre, adressée à l'absence comme une muraille d'*ex-voto*, se destine à rallumer la mèche d'un sacré qui tremble et chuchote, comme une petite lumière qui troue des silhouettes du passé et les ramène à la vie.

Et si vous vous approchez, si vous tournez réellement votre esprit vers ces actes de papier, vers ces conjurations silencieuses, quelque chose advient qui relève de cette mémoire en avant que Aby Warburg avait appelé *Mnémosyne*. Le temps ne cesse de faire retour afin d'établir un rapport entre le passé et l'avenir, entre le ciel et la terre, entre ce qui meurt et ce qui renaît.

Yannick Haenel (sept.-17)